

TREIZIEME DIMANCHE APRES LA PENTECÔTE

ÉVANGILE SELON SAINT LUC, XVII, 2

En ce temps-là, comme Jésus allait à Jérusalem, il passa par le milieu de la Samarie et de la Galilée, et entra dans un village, où dix lépreux, s'étant rencontrés sur son chemin, s'arrêtèrent loin de lui ; et, élevant la voix, ils lui dirent : Jésus notre maître, ayez pitié nous. Les ayant regardés, il leur dit : Allez vous montrer aux prêtres ; et, comme ils y allaient, ils furent guéris. Un d'entre eux, voyant qu'il avait été guéri, retourna sur ses pas, glorifiant Dieu à haute voix, et se prosterna le visage contre terre aux pieds de Jésus, pour le remercier : et celui-là était Samaritain. Alors Jésus dit : Tous les dix n'ont-ils pas été guéris ? où sont donc les neuf autres ? Il ne s'en est point trouvé qui soit revenu rendre gloire à Dieu, sinon cet étranger. Et il lui dit : Levez-vous ; allez, votre foi vous a sauvé.

SOMMAIRE POUR LA VEILLE AU SOIR

Nous interrompons demain le cours de nos oraisons sur l'humilité, pour méditer la vertu de reconnaissance, que nous recommande l'évangile du jour. Nous considérerons cette vertu : 1° comme un précepte de la loi naturelle ; 2° comme l'âme de la société et de la famille. Nous prendrons ensuite la résolution : 1° de nous montrer en toute circonstance reconnaissants envers tous ceux qui nous obligent, fussent-ils nos inférieurs, pour les moindres services qu'ils nous rendent ; 2° de faire le plus de bien que nous pourrons à nos semblables, sans compter sur leur reconnaissance. Notre bouquet spirituel sera la parole de l'Apôtre : *N'ayez envers personne d'autre dette que celle de la charité* (Rom., XIII, 8).

MÉDITATION POUR LE MATIN

Adorons Notre-Seigneur se plaignant dans l'Évangile de ce que, sur dix lépreux qu'il avait guéris, un seul était venu le remercier : *Et les neuf autres, dit-il, où sont-ils ?* Bénissons-le de cette leçon, et demandons-lui la grâce d'en bien profiter.

PREMIER POINT

La reconnaissance est un précepte de la loi naturelle.

Si la loi naturelle nous oblige à aimer nos semblables lors même qu'ils nous ont offensés ou qu'ils ont eu des torts envers nous, que ne devons-nous pas à ceux qui nous ont rendu service ou témoigné un tendre intérêt ? L'amour appelle l'amour ; qui reçoit s'oblige, et le bienfait reçu appelle un retour de bienveillance. Celui qui ne paye pas ses dettes est injuste ; mais celui qui ne paye pas la dette de la reconnaissance est pire encore : il est vil. Âme sans délicatesse et sans honneur, qui ne comprend pas que tout bon cœur doit être reconnaissant, que la plus douce des jouissances est de proclamer le bienfait reçu et d'en rendre autant ou plus. Âme basse et ravalée au-dessous des peuplades sauvages, qui savent reconnaître un service ; au-dessous même des animaux, dont plusieurs se montrent reconnaissants envers leurs maîtres et bienfaiteurs, jusqu'à s'exposer à la mort pour les défendre. Âme ingrate, c'est tout dire : car l'ingratitude, le plus

odieux des vices, est un produit hideux de l'orgueil et de la malignité, fondé sur ce que celui qui donne paraissant au-dessus de celui qui reçoit, l'orgueil jaloux de dominer ne peut se faire à cet aveu d'infériorité. De là vient que l'orgueilleux a honte d'avoir reçu le bienfait ; il le dissimule le plus qu'il peut ; il se dépite si on le lui rappelle. De là vient que rien ne s'oublie comme un bienfait et que le nombre des ingrats est infini. Pour se dispenser de la reconnaissance, on suppose dans le bienfaiteur des vues intéressées, on cherche en lui des torts à reprendre, des défauts à censurer, et si on a pu lui rendre le moindre service, on s'en prévaut pour se débarrasser du poids de la reconnaissance : *Je lui ai bien rendu*, dit-on. Mauvaise parole ; l'homme bon n'oublie jamais le bienfait reçu, lors même qu'il a rendu la pareille, lors même qu'il a eu le bonheur de faire davantage. N'avons-nous point quelques torts à nous reprocher à ce sujet ? Examinons notre conscience.

SECOND POINT

Le reconnaissance est l'âme de la société et de la famille.

Le monde ne subsiste que par un échange mutuel de bons offices. Dieu, pour nous enlacer tous dans les doux liens de la charité, a voulu que nous eussions tous besoin les uns des autres : les supérieurs ont besoin du service des inférieurs ; les inférieurs, de l'assistance et de la protection des supérieurs ; les égaux, des secours de leurs semblables. Parcourons toutes les conditions, tous les rangs de l'échelle sociale, tous les âges depuis l'enfance jusqu'à la jeunesse, depuis la jeunesse jusqu'à l'âge mur, de l'âge mûr à la vieillesse : nous verrons que rien ne peut marcher en ce monde que par des échanges mutuels de services. Or ces échanges si nécessaires à la société, c'est la reconnaissance qui les provoque, qui les développe, qui les rend doux et aimables, qui en est l'âme enfin ; tandis que l'ingratitude les contrarie et souvent en dégoûte. La reconnaissance rapproche la main dont nous avons besoin, l'ingratitude l'éloigne ; la reconnaissance fait voler à notre aide, l'ingratitude porte à nous délaisser ; la reconnaissance resserre les liens sociaux, l'ingratitude les relâche ou les dissout ; et ceci est bien plus vrai encore dans la vie de famille. Quelles sont les bonnes familles, sinon celles où les enfants et parents, époux et épouses, maîtres et serviteurs, sont attentifs à se faire plaisir les uns aux autres ? Et où se trouvent ces attentions délicates, sinon là où la reconnaissance les provoque ? Quelles sont les mauvaises familles, sinon celles où les enfants sont ingrats, les serviteurs sans reconnaissance, où les maîtres se croient dispensés de toute gratitude envers leurs inférieurs, sous prétexte qu'ils les payent, comme si la bienveillance et le dévouement se payaient à prix d'argent ?

Résolutions et bouquet spirituel comme ci-dessus.